

## **Café-philo du Mardi 18 Décembre** **au Café des Sports à Monségur** **de 18h30 à 20h30**

### **Le sujet du jour : la / les croyance(s)**

En ces temps de fêtes de Noël qui approchent il ne s'agira pas de nous demander s'il faut ou non croire encore au père Noël, quoique pour certains c'est une évidence ..., mais bien de nous interroger sur ce que seraient nos existences si nous n'étions pas en mesure de croire. D'ailleurs qui pourrait affirmer qu'il ne croit réellement, définitivement, en rien ? Qui pourrait s'afficher totalement « nihiliste » ? Il reste toutefois à nous demander ce qu'est une croyance, ce qu'elle réalise ou vise, sans nous interdire de questionner ses fondements.

Ainsi croire, au sens ordinaire, est la disposition de l'esprit qui admet quelque chose, qui adhère à une opinion ou encore à une doctrine, sans nécessairement en avoir questionné le sens ou la vérité. Cette adhésion ou acceptation est souvent comprise en philosophie comme synonyme de l'opinion, c'est-à-dire un assentiment imparfait qui comporte plusieurs degrés de probabilité. Pour le philosophe l'opinion est une croyance en ce qu'elle constitue une « pensée » qui précisément ne pense pas, c'est-à-dire n'a pas la recherche du vrai comme fin. Elle se contente bien souvent du vraisemblable, du « on dit », ou encore de l'assentiment de la multitude par rapport à une idée ou doctrine. C'est ainsi que la croyance ou opinion est source de préjugés, d'erreurs ainsi que d'une certaine naïveté. C'est précisément en ce sens que la croyance s'oppose au savoir. La connaissance ne peut s'assurer de ses fondements qu'en tentant de découvrir la vérité alors que la croyance se satisfait de ses assertions. Croire c'est en un sens donner du crédit à une opinion à laquelle nous souscrivons sans qu'elle soit passée par le filtre de l'analyse critique et rationnelle. Ainsi pour Spinoza, par exemple, nous croyons que nous sommes libres alors qu'en réalité nous sommes déterminés. C'est là une opinion qui supposera le savoir pour être dépassée et rectifiée si ce n'est invalidée. L'homme semble plus spontanément appelé à croire qu'à examiner. Mais les croyances peuvent-elles se réduire à de simples adhésions et pour quelles raisons serions-nous portés à croire ceci plutôt que cela ? Y-a-t-il des croyances plus « vraies » que d'autres ? Nous avons remarqué précédemment que savoir et croyance sont opposés, la finalité de la croyance n'est donc pas la vérité mais sans doute une aide, un réconfort, voire une confiance sans laquelle les hommes ne sauraient supporter les aléas de leur existence qui, nous le savons tous, ne peut faire l'économie de la douleur, de la déception et de l'erreur. La croyance est-elle alors cette aide, plus ou moins efficace, indépendamment de ses propres faiblesses, qui nous permettrait de « vivre mieux » ? Auquel cas elle aurait une fonction psychologique et émotionnelle non négligeable. Peu importe les croyances si tant est qu'elles sont autant de pansements sur les plaies et maux de la vie ! Soyons-pragmatiques !

Lorsque nous parlons de croyance nous sommes amenés par « automatisme », habitude, à parler de croyance religieuse et plus précisément encore de la foi. La foi religieuse se distingue d'emblée radicalement du savoir en ce qu'elle est une conviction si ce n'est une révélation qui ne procède pas par démonstration. Elle est adhésion à une vérité révélée et en ce sens procède parfois d'une expérience mystique. Sans doute faut-il alors ne pas la réduire à une simple croyance mais

comprendre qu'elle résulte d'un engagement, qu'elle met à l'épreuve et ne peut faire l'économie du doute, à l'exception bien sûr des dogmatiques et plus encore des fanatiques. La foi qui n'est donc pas de l'ordre de la raison relève du domaine de la grâce et c'est en ce sens que Pascal a pu écrire que la foi procède du cœur « qui a ses raisons que la raison ne connaît point ». Sans doute faut-il ajouter à la foi un degré de lucidité que la croyance crédule ignore. Toutefois il faut s'interroger sur les difficultés inhérentes à la foi puisqu'elle prétend défendre des vérités qui sont ontologiquement et métaphysiquement indubitables en affirmant, par exemple, que le monde sans Dieu serait non-sens ou encore païen. C'est dire que la foi peut aussi interdire tout dialogue si elle devient évidence indestructible et incontestable pour celui/celle qui la vit. Ceux qui en seraient privés seraient bien « pauvres » et « démunis » face aux tourments de l'existence. La foi aurait en ce sens une fonction de consolation, d'espoir, de « sécurité », de force, de confiance, et de détermination...

Mais indépendamment de cette dimension religieuse ne peut-on penser que la croyance qui se démultiplie en une myriade de croyances renaît sans cesse ? Ne peut-on penser que les croyances ont de multiples enracinements qui relèvent de cette crédulité ou naïveté ? Pouvons-nous nous passer d'elles ? Vivre avec elles est-ce tomber dans la déraison, dans l'irrationnel ? Un athée ne peut-il avoir la foi en l'homme, ce qui serait un glissement ou un déplacement initié par le XIX<sup>e</sup> siècle, les progrès de la science et la sécularisation ? Croire en la science est-ce bien raisonnable ou devons-nous considérer la science comme la dernière religion ayant pour culte « absolu » la raison elle-même puisque nous croyons en elle ?

Et pour finir pouvons-nous croire en l'amour comme force, relation susceptible de donner du sens à notre existence ? Pourrions-nous vivre sans amour et sans cette croyance que sans lui nous serions bien esseulés, pauvres d'altérité et égocentrés ? Les paroles de J. Brel résonnent parfois : « *quand on n'a que l'amour ...*

*Document original rédigé par Jean-Yves Mercury.*